

INOMATA Takeshi and Stephen D. HOUSTON (eds),
Royal Courts of the Ancient Maya, Westview Press,
Boulder/Oxford, 2 vols, I. *Theory, Comparison and
Synthesis*, 2000, 292 p., ill., index ; II. *Data and Case
Studies*, 2001, 411 p., ill., index

Marie-Charlotte Arnauld



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/928>

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 211-214

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Marie-Charlotte Arnauld, « INOMATA Takeshi and Stephen D. HOUSTON (eds), *Royal Courts of the Ancient Maya*, Westview Press, Boulder/Oxford, 2 vols, I. *Theory, Comparison and Synthesis*, 2000, 292 p., ill., index ; II. *Data and Case Studies*, 2001, 411 p., ill., index », *Journal de la société des américanistes* [En ligne], 89-1 | 2003, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/928>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Société des Américanistes

INOMATA Takeshi and Stephen D. HOUSTON (eds), Royal Courts of the Ancient Maya, Westview Press, Boulder/Oxford, 2 vols, I. Theory, Comparison and Synthesis, 2000, 292 p., ill., index ; II. Data and Case Studies, 2001, 411 p., ill., index

Marie-Charlotte Arnauld

- 1 Les études mayanistes connaissent depuis moins de cinq ans un renouveau très marqué des fouilles et des analyses de ces édifices monumentaux aussi courants dans les cités mayas classiques que les temples-pyramides, que l'on a depuis longtemps, à tort ou à raison, appelés « les palais ». Des symposia organisés sur ce thème (dans le cadre de l'American Anthropological Association en 1996, de la Society for American Archaeology en 1998 et de la fondation Dumbarton Oaks en 1998) ont conduit à considérer les « palais », non plus simplement comme des édifices voûtés importants de morphologie particulière, mais plutôt comme des ensembles résidentiels complexes, de statut royal ou quasi royal. Est alors apparue assez naturellement l'idée que ces complexes auraient non seulement servi de cadre à la vie quotidienne de la famille royale, mais auraient aussi abrité la cour du roi, voire des cours nobles. Le recueil d'articles dirigé par l'archéologue Takeshi Inomata et l'épigraphiste Stephen Houston est issu du symposium de 1996.
- 2 Dès les premières phrases de leur introduction, Inomata et Houston précisent bien que la « cour » a, en anglais et en français (mais pas en espagnol), le double sens d'une petite place encadrée de bâtiments et d'un groupe de gens entourant un personnage dominant.

C'est évidemment le deuxième sens qui est au cœur des deux volumes, l'architecture ne fournissant en principe que les données à interpréter pour comprendre le groupe social.

- 3 Par ailleurs, leur définition de la cour royale comme groupe social est suffisamment floue pour éviter les connotations ethnocentriques du concept, fort bien étudié en Europe mais aussi au Japon et en Chine (vol. 1, p. 31) : le critère premier de la cour est qu'elle soit constituée de telle sorte que les membres qui en font partie soient proches du roi dans l'espace, quotidiennement ou très fréquemment. À partir d'un tel critère, les espaces architecturaux des palais doivent effectivement permettre de recevoir, voire de loger, un assez grand nombre de gens, outre la famille royale. Les vingt études que comptent ces deux volumes passent en revue les thèmes liés à ce concept de cour royale et à ses corollaires architecturaux, ainsi que les données qui sont censées leur fournir de la substance. Le premier volume est consacré aux approches thématiques, le second aux cas de sites. La grande majorité des études est archéologique, une seulement est épigraphique (Houston et Stuart, vol. 1), deux iconographiques (Reents Budet, vol. 1 ; Miller, vol. 2) et quatre partiellement ou totalement ethnohistoriques (Evans, vol. 1 ; Ringle et Bey, vol. 2 ; Braswell, vol. 2 ; Restall, vol. 2). La perspective temporelle est censée s'étendre sur environ deux millénaires : les études ethnohistoriques sur le Postclassique et deux articles dédiés aux périodes préclassique et classique ancienne (Hansen et Clark, vol. 2 ; Traxler, vol. 2) encadrent la douzaine d'articles consacrés au Classique récent. Valdés montre bien l'évolution du Préclassique au Classique récent des palais voûtés, qu'il présente comme une invention du Nord-Est du Petén. Une ouverture comparatiste n'est représentée que par l'article d'Evans (vol. 1) à propos des cours nobles de l'époque aztèque.
- 4 Trois questions fondamentales sont posées et traitées plus ou moins directement par toutes les contributions : le lieu architectural de la cour, sa mobilité et sa composition sociale. Le lieu devrait correspondre à un espace architectural relativement normé, de palais assez vastes et complexes, formant des ensembles fonctionnellement différenciés, accessibles selon des dispositifs plus ou moins protecteurs... bref, on s'attendrait à des régularités d'un royaume à l'autre. Il n'en est rien, et chaque site offre des cas différents (voir, dans le second volume, Tikal d'après Harrison, Copan d'après Traxler, Uaxactun et Tikal selon Valdés, Calakmul selon Folan *et al.*, etc.) : non seulement le complexe palatial central présente une grande variété morphologique, mais même la distribution spatiale des différents complexes varie d'une cité à l'autre ; car, le plus souvent, il y a plusieurs palais, constatation qui n'avait guère attiré l'attention auparavant. Les articles de Webster, de Martin (vol. 1), de Chase et Chase et de Restall (vol. 2) abordent plus particulièrement le problème de cette multiplicité, pour une même cité, de ce que l'on peut considérer comme des palais royaux successifs, ou des palais royaux et des palais nobles contemporains, ou une combinaison des deux possibilités. En réalité, même l'identification du seul complexe palatial royal pose problème aux archéologues dans bien des cas : Harrison, Valdés, Ringle et Bey (vol. 2) attachent beaucoup d'importance aux banquettes maçonnées, dont certaines furent probablement des trônes royaux, comme marqueurs du palais royal.
- 5 La mobilité, bien qu'il s'agisse d'un fait reconnu dans les multiples cas de cours royales dans le monde et dans l'histoire, est fort peu traitée explicitement : Webster signale qu'en théorie on peut imaginer que les cours royales mayas aient été mobiles, mais que les conceptions fondamentales du pouvoir royal et du lieu où il s'exerçait interdisaient les déplacements de cours et de capitales dans la civilisation maya classique (vol. 1,

pp. 131-132). En revanche, Chase et Chase (vol. 2), perplexes devant la multiplicité des complexes résidentiels prestigieux du centre et de la périphérie de Caracol, font quelques propositions opportunistes assez confuses. Ball et Taschek (vol. 2) présentent un cas de figure, celui des deux sites Buenavista et Cahal Pech, qui semble bien illustrer une véritable mobilité. Encore ne parviennent-ils pas à opter pour l'une ou l'autre de leurs interprétations, à moins qu'il faille les accepter ensemble : mobilité saisonnière d'une cité à l'autre selon le schéma « palais d'hiver/palais d'été » en quelque sorte ; ou déplacement de la capitale au cours de l'histoire, indiqué par des séquences politiques d'enterrements royaux et d'utilisation de terrains de jeux de balle dont les ruptures apparaissent complémentaires. Ces deux sites correspondent à de petites cités d'importance secondaire au Belize.

- 6 La composition des cours royales pose d'autres problèmes complexes. Parmi les auteurs, il y a ceux qui voient la cour comme un lieu d'interactions entre le roi et les familles nobles (e. g. Inomata, Webster, Houston et Stuart, Ringle et Bey, Ball et Taschek, etc.) et ceux qui ne voient en elle que le condensé, en quelque sorte, de l'organisation politique du royaume et la confondent avec l'organigramme de ses charges (Restall, Chase et Chase). Il est probable que toutes les cours royales sont à la fois l'un et l'autre et tendent plus ou moins vers l'un ou l'autre pôle. Cependant, seul Restall en vient à superposer exactement la cour royale yucatèque du XVI^e siècle avec l'organisation des charges municipales de tradition espagnole (effectivement imposée aux élites des *cah*, les cités, en fait des villages plus ou moins gros, vol. 2, p. 375). La plupart des auteurs s'intéressent plutôt à la cour comme lieu d'action de la noblesse sous le regard du roi, qu'elle manipule éventuellement.
- 7 Il est intéressant de constater que cette question de la composition sociale de la cour royale a été introduite au début du premier volume (p. 9) par le biais de la problématique, pas tout à fait nouvelle dans l'aire maya, des « sociétés à maisons » (référence à la catégorie de Lévi-Strauss). La « maison » a, comme la cour, le double sens du groupe social et de l'architecture et, à ce titre, elle intéresse les archéologues confrontés à des sociétés trop complexes pour être expliquées uniquement par les principes de parenté relevant de la stricte ascendance lignagère. En outre, il existe dans certaines des sociétés complexes d'Europe et d'Asie des maisons nobles qui forment les groupes les plus importants représentés dans les cours royales, ainsi que la base sociale et économique de leur compétition (vol. 2, p. 10). C'est donc ici grâce au concept de « maison » qu'est abordée cette hypothèse, nouvelle dans les études mayanistes, que des rivalités ont pu diviser l'élite d'une même cité, ce bloc dominant que l'on pensait homogène¹. En liaison avec les cours royales, deux articles développent cette problématique des maisons (Ringle et Bey, vol. 2 ; Braswell, vol. 2 ; dans le premier volume, Webster la mentionne en note).
- 8 En définitive, même si la plupart des contributions de ces volumes démontrent son existence et sa composition dans les sociétés mayas classiques moins clairement que les deux seules études iconographiques (de Reents-Budet sur la céramique et de Miller sur la peinture murale), la « cour royale » est un concept utile : sur le plan sociologique il distingue la noblesse de la famille royale et dépasse la catégorie abstraite des « élites », dotées d'« intérêts de classe » ; au niveau architectural, il stimule la recherche sur les fonctions de cette autre catégorie abstraite, « les palais », et sur leurs distributions spatiales dans les cités. Enfin, dans le domaine politique, il suggère bien, ne serait-ce que par comparaisons (avec le Japon médiéval par exemple), la confusion qui régnait entre les genres domestique, rituel et étatique, rendant suspectes les notions de fonctionnalité

politique, de « propagande » et de bureaucratie institutionnalisée... (pp. 28-31), même si cette dernière connut une ébauche de formation dans certaines grandes cités.

NOTES

1. E. M. Brumfiel et J. W. Fox avaient cependant publié un ouvrage intitulé *Factional competition and political development in the New World* (Cambridge University Press, 1994) et dans lequel deux études sont dédiées aux Mayas.

AUTEURS

MARIE-CHARLOTTE ARNAULD

CNRS, UMR 8096, Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, Nanterre